

Témoignages

Suite à la parution de l'article sur le Cambodge en 1992-1993, dans *La Charte 4 2021*, plusieurs témoignages nous sont parvenus. En raison de son histoire, il est impossible d'évoquer le Cambodge sans mentionner le génocide opéré par les Khmers rouges.

Chef-Log au 1^{er} mandat APRONUC

En poste au bureau logistique de la Force d'Action Rapide, j'ai été désigné au printemps 1992 comme chef de la logistique des éléments français au Cambodge pour le 1^{er} mandat APRONUC¹, poste franco-français non officiel sur l'organigramme ONU. Mais, *in situ*, les responsables logistiques, notamment le *Chief of Logistics* polonais, ont rapidement vu l'intérêt d'avoir un interlocuteur unique et anglophone pour tous les éléments français.

Car les éléments français étaient dispersés dans tout le Cambodge. Il y avait principalement le bataillon d'infanterie, commandé par le colonel Eirik Irastorza, à Sihanoukville, mais qui avait dû d'emblée être scindé en deux (secteurs 4 et 6) pour pallier le désistement du bataillon vénézuélien et en attendant l'arrivée du bataillon uruguayen. Il y avait également une compagnie de travaux du Génie, installée à Siem Reap, près des temples d'Angkor. Il y avait enfin un détachement d'instruction au déminage à Sisophon, à l'extrémité nord-ouest du Cambodge.

Les éléments français de la MIPRENUC² avaient préparé notre arrivée et nous avions d'emblée de quoi fonctionner (hébergement,



Le général Robert Rideau, adjoint de la composante militaire d'assistance de l'ONU au Cambodge, à son arrivée à l'aéroport de Phnom Penh (novembre 1992)

© Lieutenant-colonel (er) Gilles Dutertre

ment, nourriture). Je mettrai en exergue la réaction rapide du Commissariat qui, un an après « Daguet », avait mis sur pied un soutien de l'homme efficace. À noter que le bataillon, initialement en rations de combat, a rapidement été soutenu sur le plan alimentaire par la Sodexho.

Parallèlement à l'installation pratique, l'action majeure de la cellule logistique a été de préparer et de réaliser la prise en compte par l'ONU de tous les matériels que nous avions amenés, du VAB (Véhicule de l'Avant Blindé) jusqu'à la petite cuillère, prise en

1. APRONUC : Autorité PROvisoire des Nations Unies au Cambodge.

2. MIPRENUC : Mission PRÉparatoire des Nations Unies au Cambodge.

compte synonyme d'argent économisé par la France !

En dépit des difficultés pour se déplacer par voie terrestre et pour téléphoner autrement que par satellite, et grâce à l'implication de tous les niveaux, la mission fut remplie en quatre mois.

Je soulignerai à cette occasion l'importance des contacts personnels. La prise en compte des matériels a été grandement facilitée par un civil belge de l'ONU New York devenu un ami. Les seuls deux mots de polonais que je connaissais, Dzień dobry (Bonjour) et Dziękuję (merci), m'ont ouvert en grand les portes du magasin à fournitures géré par le contingent polonais. Et le ravitaillement en fioul domestique a été grandement facilité le jour où j'ai mis la main sur le civil cambodgien me permettant de contourner le militaire pakistanais censé en être responsable. Plus généralement, les Français ont montré leur habitude du terrain et ont même été sollicités pour « binomer » les officiers bulgares afin de les aider à « perfectionner leur style de commandement ».

A *contrario*, il est notoire que l'arrivée soudaine d'une force de 22 000 militaires et civils, au pouvoir d'achat exorbitant, mais pendant une durée limitée de 18 mois, a pu déstabiliser la population cambodgienne sur les plans économique et sociétal.

Il ne m'appartient pas de dire si cette mission a été un succès ou un échec. Pour nous, militaires français, ce fut l'intéressante découverte d'un théâtre d'OPEX nouveau.

Nouveau, car nous avons été dûment « briefés » sur le fait qu'il ne s'agissait pas d'un « retour » en Indochine.

Nouveau, car il nous a fallu gérer des contingences telles que la dispersion, les difficultés de communication et les mines.

Nouveau car nous travaillions de concert avec des contingents (bulgares, russes) qui étaient peu de temps auparavant nos adversaires (nous étions en 1992).

Lieutenant-colonel (er) Gilles DUTERTRE
Chef Logistique des éléments français
(1^{er} mandat – 24 mai / 5 décembre 1992)

Itinéraire d'un rescapé du génocide cambodgien

Auteur : Eric Kuoch

Un survivant du génocide cambodgien aujourd'hui installé à Paris livre un témoignage précieux et bouleversant. Aujourd'hui, vingt-neuf ans après, il témoigne.

Tri, aujourd'hui

Crédits : Eric Kuoch

Tri vit aujourd'hui à Vincennes. C'est dans cette ville de l'est parisien qu'il débarque

avec femme et enfants en 1992. (...)

Il ne parle pas souvent de l'époque des Khmers rouges

à laquelle il se réfère comme « sous Pol Pot ». Par pudeur ou par volonté d'oublier ? Pas vraiment. Il estime simplement qu'il n'a pas



Mémoire

« besoin de se plaindre », alors que tant de gens n'en sont jamais revenus. (...)

« Les ministres et les hauts-fonctionnaires s'en sont mis plein les poches. Et pendant ce temps, le peuple, lui, mourait de faim », s'énerve-t-il. La victoire communiste est alors vue comme une bénédiction. Personne ne se doute de ce qui va suivre.

L'exode

Dès le début de la guerre en 1970, les Khmers rouges font main basse sur les récoltes. Les provinces agricoles tombent dans le giron révolutionnaire. « Le peuple vivait dans la misère. Les plus pauvres ne pouvaient se permettre que quelques grammes de riz par jour. »

Les soldats khmers rouges mènent les habitants en dehors de la ville.

« J'ai protesté, j'ai expliqué que ma famille se trouvait à quelques mètres seulement. Ils n'ont rien voulu entendre. Là, un jeune sol-



dat pas plus haut que son AK-47 a ouvert le feu. Il a mitraillé vers mes pieds. Je me suis enfui... » Tri est seul. (...) À la sortie de la ville, il entend une voix familière. Sa petite sœur, en pleurs, lui tombe dans les bras. Aucun signe de leurs proches, ils ne sont plus que deux. Ils ne le savent pas encore, mais ils ne les reverront que quatre ans plus tard.

Dans les camps : « On devait faire notre autocritique, dire ce qu'on avait mal fait dans la journée. (...) On devait aussi critiquer les autres. » « Si on mentait, ou même si on oubliait quelque chose, on risquait de partir dans la jungle et ne plus en revenir. »

« Pour survivre sous Pol Pot, c'est simple : il ne faut rien voir, rien entendre, rien dire. L'idéal, c'est de se faire passer pour un inculte, voire un idiot », conseille-t-il.

De cette période de sa vie, il garde surtout le souvenir de ses compagnons d'adversité, qui pour certains n'en sont jamais revenus.

« Au final, j'ai eu beaucoup de chance. Je ne suis pas mort et ma famille non plus. Et si Pol Pot ne nous avait pas fait si peur pendant tant d'années, je ne serais jamais allé habiter au Vietnam et je n'aurais pas rencontré ma femme. »



Arbre auquel les enfants étaient suspendus par les jambes puis battus à mort à Choeng Ek.

Khmers Rouges : témoignage d'une enfance perdue

Églises d'Asie – Cambodge

Publié le 18/08/2018

La perte de son enfance aux mains des Khmers Rouges est une leçon que Youk Chhang, lauréat 2018 du prix Magsaysay¹, survivant des « champs de la mort » cambodgiens, qui a consacré sa vie à la documentation et à la mémoire du génocide, afin de permettre les actions en justice, la réconciliation nationale et la guérison collective, veut transmettre aux jeunes d'aujourd'hui. L'homme de 57 ans est un survivant de la dictature de Pol Pot : arrêté à l'âge de 15 ans, il a rejoint les États-Unis après sa libération. Aujourd'hui directeur du DC-Cam, le centre de documentation du Cambodge à Phnom Penh, il y rassemble, depuis 1995, la mémoire du génocide cambodgien tout en témoignant auprès des jeunes.

Au début des années 1980, après avoir perdu des dizaines de membres de sa famille aux mains des ultra-communistes, dont son père et cinq de ses frères et sœurs, il s'est échappé vers un camp de réfugiés à proximité de la frontière thaïlandaise, avant de parvenir à rejoindre les États-Unis.

Traumatisme d'adolescence

Sur le terrain, Chhang s'est régulièrement retrouvé en face d'anciens cadres Khmers Rouges. À l'âge de quinze ans, Chhang a été arrêté pour avoir ramassé des champignons, acte considéré comme un « crime » durant la collectivisation du régime de Pol Pot. Chaque nuit, en prison, il était forcé de faire des « aveux » et de demander pardon pour les « crimes » comme le fait d'avoir rêvé

de Coca glacé... Après avoir avoué, il devait retourner dans sa cellule où il restait attaché au sol infesté d'insectes.

Un jour de 1998, Chhang est retourné dans le district de la province de Banteay Meancheay où il avait été emprisonné. Il a rapidement rencontré quatre des anciens gardiens de sa prison. « Mon équipe les voyait comme quelques vieillards amaigris accompagnés de quelques buffles squelettiques et vivant dans la pauvreté. Mon équipe avait pitié



Le mémorial de Choeung-Ek.

1. Le prix Ramon-Magsaysay, créé en avril 1957 par les administrateurs du *Rockefeller Brothers Fund* basé à New York conjointement avec le gouvernement philippin, commémore la vertu de Ramon Magsaysay, ancien président de l'archipel. Il est souvent considéré comme le prix Nobel asiatique.

Mémoire

d'eux, mais j'étais en colère parce que je m'attendais à rencontrer ceux qui m'avaient torturé 25 ans plus tôt : des hommes brutaux, arrogants, musclés, agressifs et sans aucun respect. »

Les quatre anciens gardes disaient ne pas se souvenir de lui. Il a alors cité l'évènement tristement célèbre d'un couple exécuté publiquement devant une pagode – des meurtres dont les hommes se souvenaient. Il leur a alors demandé s'ils se rappelaient d'un adolescent arrêté pour avoir ramassé des champignons.

« Oh, nous sommes au courant, c'était nous ! Nous étions là », ont-ils répondu. « Nous étions excités parce que nous étions cachés derrière des bambous et nous savions qu'il s'approchait. Après qu'il a ramassé ses champignons, nous avons bloqué sa sortie et nous l'avons attrapé. »

« J'ai alors pensé : Devrais-je frapper cet homme maintenant ? Je pourrais le battre ? Je pensais cela sous le coup de la colère », explique Chhang. « Puis, je me suis calmé et j'ai dit : "Ce garçon, c'était moi vous savez ?" Ils sont restés silencieux, personne n'a rien dit. »

L'un d'entre eux a alors commencé à offrir à Chhang des noix de coco et du bouillon de poulet, façon khmère de demander pardon. « Quand vous avez un homme de 75 ans qui s'incline devant vous et qui vous apporte du lait de coco, selon notre culture, il présente ses excuses », ajoute Chhang.

« Mais pourquoi ne pouvais-je les accepter ? Je m'étais dit que j'avais dépassé cette culture, ces traditions. Je voulais davan-

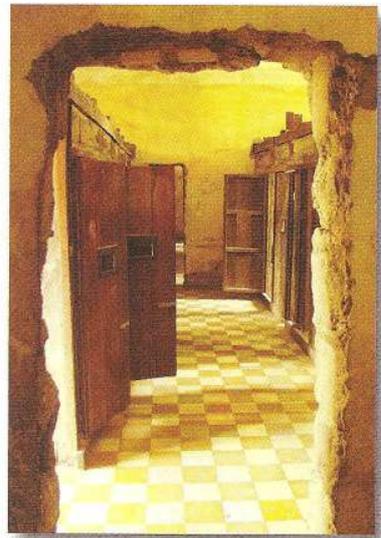
tage, je voulais les entendre dire "Pardon". Puis j'ai pensé : comment pourraient-ils dire cela ? Ils ne se souviennent même pas de moi. J'ai donc quitté le village. Ils ne font plus partie de ma vie et je ne fais plus partie de la leur. »

Chhang estime qu'il s'agit là d'un exemple de la nature complexe de la réconciliation. « Parfois, se réconcilier demande de faire face, mais cela n'implique pas forcément de rester lié. C'est comme cela que je traite les Khmers Rouges. »

Chhang, qui vit à Phnom Penh avec sa mère de 92 ans, confie que son passé ne le quittera jamais. « Quand je pense à mon enfance, même si j'essaie d'aider les jeunes et malgré tout ce que je fais aujourd'hui, cela ne compense pas le passé parce que ce n'est pas moi, c'est comme quelqu'un d'autre. Vous êtes déjà brisé », ajoute-t-il.

« Il n'y a aucun moyen de réparer. J'ai découvert que la perte de mon enfance est une leçon du passé que je pouvais partager avec les jeunes d'aujourd'hui. »

(Avec Ucanews, Phnom Penh)



Le Musée du génocide S21 de Tuol Sleng, près de Phnom Penh (Cambodge). Ici le bloc cellulaire du niveau supérieur, où les prisonniers étaient gardés dans d'étroites cabines à cloisons en bois.

© Adam Jones Adam63

Témoignage de Loung Ung

D'après: *D'abord, ils ont tué mon père*, Plon 2002

...le front ceint de foulards rouges. Ils lèvent le poing vers le ciel et poussent des cris de triomphe.

« Papa, qui sont ces hommes ? - Ce sont des soldats, dit-il calmement. Et les gens les acclament parce que la guerre est finie. - Qu'est-ce qu'ils veulent ? - Nous, répond papa simplement. » À la maison, nous sommes neuf : papa, maman, trois garçons et quatre filles. Je m'appelle Loung, j'ai 5 ans et je suis l'avant-dernière de cette fratrie.

Le soir même, les soldats sont partout, avancent d'un pas décidé, crient dans des porte-voix... Leurs visages ne sont plus souriants. Maintenant, ils rugissent des mots pleins de colère en brandissant leurs fusils : « Emportez un minimum de choses, vous n'aurez pas besoin de vos affaires ! La ville doit être entièrement vidée ! »

Les soldats ont obligé les habitants à quitter la ville. Ils ont vidé les écoles, les restaurants et les hôpitaux, même les malades ont dû partir. Ceux qui refusaient étaient abattus. Lorsque nous faisons halte pour la nuit aux abords d'un bois, je demande à maman à aller aux toilettes. « Va dans les bois, me dit-elle. Attends, je vais te donner du papier. Maman me tend une liasse de feuilles. Mes yeux s'agrandissent de stupeur. - Mais c'est de l'argent, maman ! Je ne peux pas m'essuyer avec de l'argent ! - Allez, prends-le, il ne nous sert plus à rien, répond-elle en me fourrant les billets dans la main. » « N'oubliez pas, nous sommes une famille de paysans », chuchote notre père.

Je ne comprends pas, mais ce qui est sûr, c'est que les choses vont très mal.

Après des jours de marche, nous voici au poste militaire. « Vous n'avez pas le droit de passer avant d'avoir été contrôlés, rugit un soldat. Nos camarades soldats vont vous poser des questions, vous devrez répondre franchement ! Si vous mentez à l'Angkar¹, nous le découvrirons ! L'Angkar sait tout, l'Angkar a des yeux et des oreilles partout. » D'après papa, l'Angkar est le nouveau gouvernement du Cambodge : les Khmers rouges, des communistes, ont gagné la guerre civile.

« Tous ceux qui ont travaillé pour le gouvernement déposé, anciens soldats, fonctionnaires et hommes politiques, avancez-vous vers la table pour vous faire inscrire pour travailler pour l'Angkar. » Papa prend la direction opposée et nous fait mettre en rang avec des paysans. « N'oubliez pas, nous sommes une famille de paysans, nous chuchote-t-il. Donnez-leur tout ce qu'ils veulent. Ne dites rien, c'est moi seul qui parle. Autrement, ils nous tueront », nous ordonne papa. Nous franchissons le poste de contrôle sans problème. Le lendemain, je suis réveillée par mon père et mes frères, qui parlent à voix basse. « Papa, murmure mon frère aîné, les



Loung Un en 2008.

© RogerK (talk)

1. « Angkar padevat », en khmer « Organisation révolutionnaire »



Musée du génocide à Tuol Sleng.

© Rudolph.A.Furtado

Khmers rouges ont tiré sur les anciens fonctionnaires qui s'étaient inscrits pour travailler. Ils les ont tous tués. » Ses mots me font battre les tempes ; j'ai froid. « Tais-toi, coupe mon père. Si les soldats nous entendent, nous serons tous en danger. »

« Les massacres ont commencé. Les Khmers rouges tuent des citadins sans raison... »

Nous entamons notre septième jour de marche, nous n'avons presque plus de provisions. Au loin, je distingue un cycliste qui avance en sens inverse de la foule. Tout d'un coup, maman pousse un cri : « C'est votre oncle ! » Oncle Leang serre maman dans ses bras et lui donne des provisions. D'autres habitants de Phnom Penh sont arrivés dans son village, les réfugiés lui ont parlé de l'évacuation. Alors il a sauté sur son vélo. Depuis ce matin, il nous cherche pour nous emmener chez lui. Oncle Leang et sa femme ont six enfants ; avec nous, cela va faire dix-sept personnes sous le même toit. Sacré hospitalité.

Mes oncles vivent à la campagne. Les Khmers rouges les considèrent comme des citoyens modèles de leur nouvelle société. Papa nous met en garde : « Si quelqu'un vous demande d'où nous venons, répondez que nous sommes de la campagne. Les massacres ont commencé. Les Khmers rouges exécutent ceux qu'ils jugent dangereux. On tue des citadins sans aucune raison. N'importe qui peut être considéré comme une menace : les anciens fonctionnaires, les moines, médecins, infirmières, artistes, professeurs, étudiants... Même les gens qui portent des lunettes. Pour survivre, il nous faudra être extrêmement prudents. » Serons-nous rattrapés par cette folie meurtrière ?

D'autres témoignages de Loung Ung sont disponibles sur Internet.

